

plusieurs lettres de son fils, qui semble vouloir se faire pardonner son absence; et pour ceux que l'amour n'aveugle pas, c'est un spectacle curieux de voir subitement le petit comte, sec et égoïste, se mettre à écrire, avec une régularité touchante, des pages entières où ruisselle une inlassable affection pour son usine et pour sa mère.

Mais la pauvre baronne ne voit pas plus loin et jouit des lettres de son enfant sans se laisser impressionner par la note quelconque qui les caractérise; elle emporte chaque missive, tel un avaré son trésor, dans sa chambre, et toute seule, assise au coin de sa fenêtre, la lit, la relit, l'étudie, cherchant à extraire de cette terre stérile la fleur magique qui fait tout oublier aux pauvres mères, et laisse partir leur cœur vers les régions bénies où l'on aime toujours!... Quand elle a cru trouver la phrase dont elle irradie la platitude de l'éclat de son affection débordante, elle la montre à Luce, la commente, la grandit: et comme on fait chanter l'archet au bois creux des violons, elle fait chanter son beau rêve au vide du cœur de son enfant.

Au bout d'un mois, l'effet probablement cherché se produit, et Bruno peut se féliciter... Il ne perd pas son temps; la pauvre femme, jeûnant trop de son fils, fatiguée par l'isolement, assaillie de scrupules, sans céder sur le principe, s'accuse pourtant d'avoir été dure envers son enfant, de l'avoir méconnu, traité en petite fille, presque poussé à bout!... Quand on ne donne pas les libertés légitimes, peut-on reprocher à un grand garçon comme le sien de les prendre lui-même?... Oh! l'égoïsme inconscient des mères!... Elle, qui le déteste tant, vient d'en être l'involontaire victime: "Pauvre ami, tout ce qu'il a dû souffrir, et comme on sent qu'il a hâte de renouer les liens brisés!..."

Ce sentiment dure deux mois, têtue, obstiné, se raidissant contre toute évidence... Mais la régularité des lettres devient telle, leur monotonie si banale, elles tournent d'une façon si uniforme autour de la même préoccupation, qu'il faut tout de même entr'ouvrir un peu les yeux. Bien qu'elle ne soit pas difficile, qu'elle s'entraîne à la privation d'amour, comme d'autres s'entraînent à la privation du nécessaire..., bien que la magie de certains mots affectueux, placés intentionnellement aux bons endroits, avant et après les demandes d'argent, égare encore trop facilement l'âme de cette mère avide de tendresse, elle en arrive à éprouver pourtant un malaise inconscient quand, à jours fixes, le facteur lui remet la lettre utilitaire, portant toujours, comme pour l'y habituer, l'en-tête détesté: "Compagnie anonyme de la Société internationale de Transports réunis. Capital, 1,000,000 de francs entièrement versés".

D'abord, cet en-tête est inexact, puisque son fils ne peut disposer actuellement de plus de trois cent mille francs. Sans l'avouer, elle trouve Bruno indécrottable dans cette circonstance, car il paraît escompter la mort de sa mère, et, contrairement à toutes ses volontés, semble vouloir engager la fortune familiale dans une direction honnie par la baronne et la mettre aux mains d'un homme qui est sa torture dans le présent et son cauchemar pour l'avenir.

Alors, le soupçon recommence dans cette âme fatiguée, et avec lui la crainte, l'irritation, le désir de laisser tout là, de courir à Paris, et de tomber chez son fils, de surprendre sa vie, de voir tout de ses yeux... Mais quand sa résolution est arrêtée, aussitôt surgissent des arguments qui militent pour l'attitude contraire...

Souvent, la baronne s'interrompt au milieu de son travail, et, la palette au poché, le pinceau à la main, dans le calme de la vieille église de campagne, regarde au loin, comme si elle voyait Dietzch surveillant l'égoïsme inexpérimenté de Bruno, évitant qu'il ne reste trop longtemps sans écrire, craignant que la mère cesse d'aimer, parce qu'elle pourrait peut-être alors cesser de financer!... Oh! si l'argent était le réel motif de ses lettres!... Peu à peu, cette impression s'enracine, pousse, grandit; à certaines heures, elle devient une hantise: la baronne croit avoir la certitude qu'elle doit à ce misérable ingénieur, à sa préoccupation pratique, la conservation des dernières fibres d'une affection brisée jadis par lui-même... et que, à certains jours déterminés, il dit en riant à Bruno:

—Avez-vous écrit à votre vieille caissière...?

Une fois l'idée éclosée dans ce cerveau de vieillard, et descendue au fond de cette âme, dont les ressorts battent à vide dans l'usure d'une existence trop éprouvée, rien ne peut l'en faire sortir!... Oui, si son fils lui écrit encore, s'il joue à peu près bien la comédie de l'affection, c'est parce que l'ingénieur lui rappelle la pensée de sa mère!... Et si Dietzch agit ainsi, c'est en vue d'une fortune dont il ne veut pas laisser échapper la moindre miette. Comme dans certains rébus où l'on ne peut plus ne pas voir une image volontairement voilée par des lignes de

convention, Bruno peut écrire maintenant ce qu'il voudra, une clairvoyance implacable va plus loin que les mots, et lit la pensée réelle que la façade des phrases ne réussit plus à cacher.

D'ailleurs, à mesure qu'approche l'échéance de Pâques, les lettres se font de plus en plus claires: Bruno voudrait bien venir à Fleurines, mais il est toujours si pris!... Il se débat au milieu de tant de difficultés!... C'est l'époque des semailles industrielles, où la vie de Paris bat son plein... Cette année, répète-t-il sans cesse, sera dure pour lui, car c'est l'année des commencements, mais il faut bien semer pour récolter plus tard!...

Et ce mot "plus tard" sert de prétexte à de perpétuelles demandes d'argent, que la douairière rejette d'abord, en se révoltant contre elles, de toute la fierté d'un passé qui n'eût pas cette habitude de la main tendue; puis, malgré toute sa clairvoyance, elle les discute en elle-même, et arrive à produire dans son âme un doute factice, éphémère, qui dure juste le temps de faire un crochet jusqu'à la poste, où, se cachant de tout le monde comme si elle faisait une mauvaise action, elle expédie, vite et à voix basse, un paquet de billets bleus.

Quand elle sort, Mme de Saint-Agilbert se dit toujours:

—Maintenant, c'est la dernière fois!

Comme si c'était jamais "la dernière fois" pour une mère!...

D'abord, la receveuse n'y fit pas grande attention, mais, en moins de six semaines, la châtelaine ayant envoyé cinquante mille francs, un dimanche matin la brave femme n'y tint plus; elle guetta Luce à la sortie de la messe, et lui confia ses in-



La tête entre ses mains, elle pria quelques minutes

quiétudes dans le plus grand secret: évidemment, il se passait à Paris quelque chose d'anormal..., ces envois d'argent avaient une signification toute particulière, que suffisaient seuls à révéler l'attitude gênée de la baronne et le soin méticuleux qu'elle prenait pour les faire en grand mystère. Bruno et Dietzch devaient abuser là-bas de la bonté bien connue de la bienfaitrice du Val. Qui sait!... peut-être Alberte...?

Pour toute réponse, Luce serra la main de la receveuse:

—Si vous croyez m'apprendre quelque chose!...

—Alors, vous savez...?

—Je n'ignore rien...

—...Sa fortune entière y passera.

—...Elle lui revient...

—Et vous...?

—Moi...? Oh! moi!...

Et la jeune fille releva ses lourds cheveux, en un geste fatigué qui, depuis plusieurs mois, lui devenait habituel.

—Merci toujours, dit-elle avec un sourire un peu triste... Le bon Dieu, qui n'oublie pas le passereau des champs, ne m'abandonnera pas...

Puis elle alla auprès d'une tombe, toujours la même, et devant cette tombe rencontra le châtelain de la Ferlandière qui apportait les dernières fleurs de sa serre et les premières fleurs de ses champs. La tête entre ses mains, Luce pria quelques minutes, puis, se relevant, elle parla..., ce qui lui arrivait très rarement ici, sachant que M. de la Ferlandière aimait le silence de ce lieu.

—Cela va mal, Monsieur Jacques!...

—A Paris...?

—A Paris et au château.

—Pauvre Mme de Saint-Agilbert!... Et pauvre vous!... répond Jacques en enveloppant la jeune fille d'un regard presque paternel... Si je puis vous être d'une utilité quelconque...?

—Que peut-on contre sa destinée?...

—Se tenir droit, et attendre l'heure de Dieu...

—Les chênes seuls se tiennent droit...; moi, je ne suis qu'un roseau... Adieu!...

Brusquement, elle lui tendit la main, et partit en s'essuyant les yeux.

—...Au revoir!...

Ce dimanche-là, et pendant la semaine, contre toute prévision, la douairière fut très gaie, d'une de ces joies fébriles qui font peur aux psychologues.

Psychologue, Luce l'était!... Derrière son visage de silencieuse, elle pensa que Bruno avait dû jouer une comédie nouvelle dans une lettre secrète, afin de provoquer encore un sacrifice d'argent..., que, pour la vingtième fois, la baronne encore était trompée, et que cette joie était une ruse pénible de la pauvre femme pour cacher ce que tout le monde savait!... Mais Luce ne dit rien, car elle était à la fois navrante et admirable, cette lutte d'une mère, perpétuellement ballottée entre son bon sens évident, protestant contre des faiblesses coupables, et son cœur, qui se fondait d'amour et de lâcheté à la seule pensée que Bruno, là-bas, pouvait se débattre au milieu de misérables difficultés d'argent, alors qu'elle avait ici un luxe de reine!...

Dans ces longues heures de travail solitaire, où son pinceau ne suffisait pas à occuper sa pensée, la douairière se représentait son enfant tout seul, dans cet appartement de Paris qu'elle ne connaissait pas, et qu'elle ne voulait décidément pas connaître avant d'en avoir reçu l'invitation officielle... Elle le devinait mesquin et bourgeois... Son fils y marchait de long en large, sentant peser sur ses jeunes épaules les lourdes responsabilités de tout un monde industriel..., se disant que ces responsabilités seraient plus légères si sa mère, sa protectrice naturelle, consentait à en prendre une petite part au lieu de s'enfermer, avec un égoïsme farouche, dans la solitude inféconde du château abandonné... Était-il donc si coupable, son pauvre enfant, d'avoir voulu travailler...?

A ces moments-là, le petit comte pouvait demander ce qu'il voulait, il était sûr de tout obtenir par retour du courrier.

Heureusement, Luce est toujours sur la brèche, luttant contre l'ennemi invisible qu'elle devine, se battant en brave petite fille pour défendre, pied à pied, sa tante contre elle-même, contre son cœur, contre Bruno, pour sauvegarder aussi, autant qu'il est possible encore, avec l'intégralité de l'héritage familial, le prestige des Saint-Agilbert.

Mais, chaque jour, la tâche de la jeune fille devient plus difficile, car la baronne se dérobe, s'enveloppe de silence obstiné, cette grande arme des faibles, redoutant sa nièce et la perspicacité de cet œil toujours en éveil, qui semble tout voir sans pourtant rien chercher.

Son attitude est surtout caractéristique pendant les deux jours qui suivent l'arrivée d'une lettre de Paris. Puis, dès que l'émotion est calmée, Luce retrouve sa place auprès de sa vieille tante, qui paraît alors vouloir la combler de caresses pour lui faire oublier les jours de jeûne; mais la jeune fille ne s'y laisse pas prendre, et souvent, tout en peignant à l'église, dans la solitude apaisante du vieux sanctuaire, elle raisonne la baronne:

—Il y a, dit-elle, deux lignes de conduite à prendre vis-à-vis de Bruno: ou vouloir son mal, et alors lui fournir les moyens de rester à Paris, d'approfondir le gouffre qui a déjà englouti probablement plusieurs centaines de milliers de francs, et qui, certes, est loin d'avoir formulé sa dernière exigence...; ou sauver le jeune homme malgré lui, en coupant résolument les vivres, en le laissant se débrouiller seul, au milieu des voracités de Dietzch, d'Alberte, et de la complication sans cesse grandissante de toutes les affaires qu'il prétend pouvoir diriger. Il y perdra la fortune de son père, sûrement, si ce n'est déjà fait, mais au moins celle de sa mère sera intacte, et lui permettra de recommencer une nouvelle vie à Fleurines quand la tempête aura passé.

—Alors, selon toi, je serais faible envers Bruno...? demande brusquement un matin la douairière, qui préparait une palette à sa nièce...

Précisément, elle venait de passer au bureau de poste pour expédier encore un important mandat, et elle était sous l'impression de l'énerverement habituel de ces jours-là.

—...Oui, j'ai la conviction que vous êtes très faible..., presque coupable, tante!

Et la jeune fille dit ce mot d'une voix grave, indiquant une profondeur étrange de certitude.

(A suivre)